

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marie-Alice BONDALLAZ

Sainte Clotilde

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1943, tome 41, p. 2-17

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

# Sainte Clotilde

Dans sa fresque du Panthéon, Puvis de Chavannes a montré, veillant sur Paris, Geneviève, debout sur la terrasse étroite où brûle sa petite lampe ; dominant la cité de sa taille menue et qui cependant monte jusqu'aux étoiles.

Mais qui nous fera voir, dans le ciel de Genève, en cette même fin du V<sup>e</sup> siècle agonisant, Clotilde, veillant sur notre ville et protégeant de sa main la flamme d'une cire, comme elle a protégé sa foi romaine et son amour dans la ville hérétique où régnait Gondebaud.

Après plus de quatorze siècles, voici qu'il reste encore à Genève, dans le quartier du Bourg de Four, un mur de pierre qui l'a vue passer, princesse adolescente, bientôt Reine.

Clotilde, fille du Rhône et fleur de notre race.

Elle est née au moment où s'écroulait l'Empire, probablement en l'an 473, et peut-être à Genève, où son père était roi, ou peut-être à Vienne la magnifique, où plus tard il aimait à vivre, ou peut-être encore à Lyon, où l'on sait que sa mère est morte ; car ces trois villes étaient les capitales du premier royaume des Burgondes.

Venus du Nord, de la profondeur des lointaines forêts scandinaves, encore pleins du rêve de leurs eaux vertes et de leurs brumes, on les appelait alors les Nibelungen, c'est-à-dire : Enfants du brouillard, quand ils s'en vinrent à Worms sur le Rhin, fonder le beau royaume qui dura 80 ans. Là, nobles et puissants, vivaient les rois Gunther, Ghernot et Ghiselherr, « An Lobe alle gleich », avec leur mère Itha et leur sœur Chrimhilde. Tout le Moyen Age a redit leurs légendes, les belles légendes aventureuses d'amour et de combat.

Et puis le fléau de Dieu, Attila, s'abattit sur le monde.

Entendez-vous ces pas innombrables, les pieds nus des guerriers effleurant la poussière et le grincement des roues qui emportent leurs fils tout petits dans le giron des femmes, par pleines charretées ? Laissant les morts au bord du Rhin, les vivants sont partis vers le Sud ; là, ils

ont rencontré les Wisigoths revenus d'Orient, encore tout éblouis des splendeurs de Byzance où résident les Basileus splendides et tout-puissants.

Séduits à leur tour, nos ancêtres barbares se laissent baptiser dans la religion impériale, arienne, abjurant leurs faux dieux ; puis ils remontent vers le Rhône et le suivent jusqu'au Léman, pour fixer leur destin et le nôtre, autour de cette mer d'azur éblouissant, leur « Mare nostrum » aussi bleue, aussi pure que l'autre Méditerranée.

Genève, dont le nom veut dire « Carrefour des eaux », en celtique, tu es déjà le carrefour des pensées et des races : voici que dans tes rues, sur les maisons gauloises et les palais romains, le flot burgonde a déferlé, ouragan de cris et de flammes, et quand il a passé, vainqueur, une Genève nouvelle est née, à la fois celtique, romaine et burgonde.

473, c'est l'année où Gondioch, gendre ou neveu du dernier des Nibelungen, meurt dans le beau royaume qu'il vient de conquérir, auquel il a donné son nom, ou plutôt le nom de sa race : Burgundia, Bourgogne, et qui va des sources du Rhône, glacées parmi les abîmes, jusqu'à la mer tiède et bleue, la divine Méditerranée.

Il a quatre fils qui se battent à qui restera le seul maître dans les trois capitales : Lyon, Genève et Vienne sur le Rhône.

Chilpéric, Godemar, Godegisèle et Gondebaud.

Chilpéric, l'aîné, est le père de Clotilde.

473 : un monde en train de s'écrouler ; des fantômes d'Empereur qui passent ; la pourpre de leur traîne a mis des siècles à pâlir et telle qu'elle est encore, les Barbares éblouis n'osent la prendre pour eux-mêmes.

Ces Barbares, ils sont grands, vigoureux, criards et splendides. Ils teignent leurs cheveux en rouge, et s'en vont demi-nus se battre avec des armées qui jadis ont vaincu le monde ; et parmi les autres Barbares, les Burgondes sont grands, vigoureux et splendides.

473, Gondebaud est à Rome, en train de mettre sur le trône un Empereur : Glycerius Flavius, qui tombe, aussitôt le départ des Burgondes redoutés, bientôt remplacé par un autre, Julius Nepos, nommé par les Basileus de Byzance. Et puis ce fut le tour du bel adolescent, fils du Patrice Oreste, dont l'Histoire ne dit qu'un mot : c'est

qu'il avait 20 ans et qu'il était si beau, Pulcher, que le glaive tomba des mains de ceux qu'on envoyait pour l'égorger. Odoacre, roi des Hérules et le maître de l'heure, se contenta de lui prendre aux épaules le manteau de pourpre sacrée, avec le sceptre et le diadème, qu'il envoya à Constantinople.

C'est ainsi que finit l'empire d'Occident, avec Romulus Augustule. Mais dans Byzance, la Grecque, maîtresse de l'Orient, le Basileus porte encore le titre d'Empereur romain pour toute la terre. Tandis que l'Occident est plein de rois barbares.

Gondebaud quitte Rome à la mort de son père, pour se ruer, avec ses frères, à la royale curée. Chilpéric est à Vienne, il est doux, sans défense. Arien, il a permis à son épouse Carétène, de donner à ses fils le baptême romain ; à ses deux filles aussi, mais cela n'avait pas la même importance, croyait-il. Et cependant, c'est le baptême de cette petite fille, la plus jeune, Clotilde, qui va donner au monde le beau royaume des lys, le France catholique, fille aînée de l'Eglise.

De Carétène, on ne sait quelle était sa famille, mais on sait qu'elle présidait sa cour lettrée et savante, si bien que des hôtes illustres, Venance Fortunat, Sidoine Apollinaire, l'ont célébrée, et vantent sa bonté, sa majesté, l'influence qu'elle avait sur le roi son époux, si grande qu'elle intervenait dans les cours de justice pour faire appliquer la clémence, ses aumônes, et la grâce avec laquelle elle savait cacher l'austérité de ses pénitences.

Clotilde est encore bien petite, à Vienne, quand le roi Gondebaud y vient en furieux, accusant Chilpéric d'être traître à l'Empire. Il commence par faire brûler dans une tour son frère Godemar, qui défendait l'aîné ; puis, Chilpéric vaincu est jeté dans le Rhône avec ses deux fils tout petits, si petits que l'on ne sait plus leur nom. Efrayé dans Genève, Godegisèle cède, sans coup férir, au terrible cadet.

Dans le palais désert des Patrices de Vienne, Carétène et ses filles attendent... et voici Gondebaud qui se rue, tel un auroch de ses forêts sauvages, au milieu des clameurs et des coups retentissant sous les plafonds délicats et les boiseries ciselées comme des bijoux. Tout cela craque en se brisant sur les mosaïques des pavés. Et puis,

tout à coup, dans ce fracas épouvantable, un grand silence tombe.

Hagard, le roi s'est arrêté, la bouche ouverte encore, pleine de cris étouffés. Devant lui, il y a une petite fille.

Toute petite. Elle a cinq ans à peine, haute, fragile et blanche comme un lis. On ne voyait dans son visage que son immense regard bleu, plus émouvant qu'une plainte, et d'une douceur si poignante qu'elle vous brisait le cœur.

Le roi, tremblant de sa fureur domptée, baisse les yeux un instant. Puis il se tourne d'un seul coup et donne, d'une voix tonnante, l'ordre de cesser le pillage.

En rentrant à Genève, il ramenait, parmi la foule des chariots où sont les femmes, deux petites Princesses orphelines, Sédeleube, la sœur aînée, et Clotilde, celle qui, disent les Chroniques, avait séduit le Roi par sa douceur.

O reine Carète, il me semble vous voir, les coudes aux genoux et le front dans vos mains, étroitement voilée comme l'une des céramiques d'Athènes, menant le deuil de votre époux massacré, de vos fils morts et de vos filles prisonnières, vous en aller sur le chemin d'exil, vers Lyon, et cette métropole des Gaules verra vos derniers jours, tout embaumés de charité, épouse de Dieu, mère des Pauvres.

Et puis les ans ont passé. Et voici l'an de grâces 493.

Sédeleube a pris le voile des femmes consacrées à Dieu. Dans les fossés de Genève, au Levant, elle a sa petite maison auprès d'une grande église qu'elle-même a fait bâtir en l'honneur des Saints, à l'endroit même où les païens avaient des autels à leurs dieux : Jupiter, Mars et Mercure. Et pour lutter contre ces trois démons, elle a fait venir, des confins du royaume, les reliques des trois Martyrs S. Victor, S. Ours et S. Innocent, tous les trois compagnons de S. Maurice d'Againe.

Et maintenant, elle consume sa vie en prières, brûlant tous les péchés de son peuple dans sa pénitence amoureuse. On l'appelle Chrôna, la Sainte.

Et Clotilde est seule à présent, à demi-prisonnière, dans le palais de son oncle, mais honorée comme une Princesse.

*Le vieux roi Gondebaud est rebelle aux caresses,  
Mais des belles cités de guerres il fut l'amant,  
Et leur cercla la taille avec un vêtement  
De pierre, et sur leur front posa des forteresses.*

*Genève féodale a sur son front royal,  
Longtemps, fidèlement, porté l'habit royal...*

*Et fière, maintenant elle en garde un lambeau,  
Pour montrer à ses fils en signe de noblesse,  
Les murs encor debout, bâtis par Gondebaud.*

(J. Cougnard)

Pour les bâtir ces murs, base de sa forteresse de glaise et de charpente, il n'eut qu'à se baisser, le roi barbare, pour choisir parmi les débris des beaux édifices romains ruinés par les dernières guerres. En retrouvant ces fondations, l'on a recueilli, de nos jours, des chapiteaux brisés, des fragments de colonnes en marbre et des plaques d'albâtre, précieusement ciselées, tombés des maisons patriciennes et des sanctuaires chrétiens détruits. A l'entrée du château royal se dressait une tour carrée où, sur des gonds de pierre tourne la porte épaisse en bois bien travaillé. Une inscription la surmonte, dont on voit les débris au Musée de Genève ; on y déchiffre le nom de Gondebaud, avec des traces de peinture écarlate.

Nuit d'été sur Genève.

Nuit pure et lumineuse entre l'azur du ciel et celui du Léman.

Le beau lac allonge son croissant limpide au pied de la colline, et le Rhône en sort, immense et glacé, charriant ses eaux lourdes sous le grand pont de bois qui s'en va d'une colline à l'autre, appuyé sur une île en son milieu, où se trouve une tour.

Et sur la molle pente inclinée au couchant, la ville étire ses rues aux maisons de bois vingt fois brûlées et rebâties toutes pareilles, et dont les toits celtiques, pointus et couverts en bardeaux, se mêlent aux restes des palais romains qui eux, ne renaissent pas de leurs cendres. Elle va jusqu'au lac et s'y prolonge sur la futaie des pilotis qui soutenait déjà le village celtique, plus ancienne que lui, arrachée aux forêts de quels ténébreux millénaires ? Là se trouve le cœur de la cité marchande, des affaires et de la politique : Longemalle, qui vient de Mal-lum, lieu de rassemblement.

Un pêcheur tire en chantant son filet sur la grève et regarde, à la dérobée, affleurer sur l'eau, dans le clair de lune, la mystérieuse pierre du Niton, à qui ses pères ont fait jadis des offrandes, que nous avons retrouvées intactes, dans le fond de l'eau à leurs pieds. Ces Nitons sont les génies du lac. Celui du fleuve est le Rhigône. Genève est fille des eaux, comme le dit son nom.

En tirant ses filets, ce pêcheur, notre ancêtre, répète à demi-voix de très vieilles chansons, dont il ne sait plus bien le sens, mais qu'il redit après son père, qui les tenait lui-même des aïeux à qui les Ouates druidiques les avaient enseignées, jadis, alors que dans les nuits d'été, tout le peuple fidèle était rassemblé sous la lune, dans la longue plaine déserte qui porte encore leur nom : Le Planles-Ouates, au pied du vieux Salève, aux cavernes pleines d'épouvante.

Car c'est là que, depuis des siècles, vivent ces femmes que le peuple en tremblant appelle : les Sorcières du Salève, et qui sont, en réalité, les dernières des Druidesses celtiques. Dans l'ombre des forêts où coule la Derize (eau des chênes en celtique), elles avaient jadis leur collège sacré. La croix du Christ les en a chassées avec leurs serpes d'or et leurs couronnes de verveines, mais elles se cachent au plus creux de la montagne inaccessible. On va les trouver en cachette pour connaître d'elles sa bonne ou male aventure, et pour y chercher aussi la guérison des maladies, car elles ont le secret des philtres maléfiques ou bienfaisants qui guérissent, qui tuent ou qui donnent l'amour. On dit que chaque année, dans les nuits de solstice, elles immolent une victime humaine, sur leurs dolmens de pierre, avec des incantations.

Servantes du démon, à coup sûr. Car le diable, n'étant plus chez lui partout où les Evêques ont jeté l'eau bénite, et fait le signe de la croix avec l'étole consacrée, erre sans fin dans les montagnes. Sur le Voiron, on peut, chaque nuit, voir passer l'ombre gigantesque du sanglier qui monte la garde au carrefour des routes, depuis que l'autel des faux dieux y fut renversé. Il était consacré à Vénus, la mauvaise déesse, et malheur à qui passe encore sans l'adorer sur les ruines ! Le monstre affreux se jette sur l'impie et le dévore.

Cela dura des siècles. Il a fallu, bien plus tard, qu'un

chevalier, le premier des seigneurs de Langin, très dévot à la Vierge Marie, fit bénir une épée qu'il voua à cette reine de pureté. Puis il s'en alla au-devant du monstre et, faisant le signe de la croix, il leva haut sa lame et trancha sans effort la hure épouvantable. Et le pays fut délivré. Une chapelle marque la place de la miraculeuse délivrance.

Enfin, l'aurore naît derrière le Salève.

Sous le portique ouvert du Château du Forum, elle éclaire un tableau mille fois évoqué, où l'on voit des reines, belles, blanches et magnifiques, s'incliner doucement vers des tas de haillons d'où sortent des mains affreuses qui se tendent, et des visages suppliants. Des suivantes, lisses et fraîches comme des fruits, tiennent des corbeilles nattées très proprement, où sont des pains.

La princesse Clotilde, comme tous les matins à l'aube, fait l'aumône à tous les malheureux qui se présentent.

Un pauvre voyageur qui dit venir de France attend son tour.

Clotilde a l'air de majesté que lui donne son sang, mais quelle douceur enjouée dans son visage au profond regard d'azur gris. Sa voix harmonieuse est d'argent, et ses mouvements d'une vivacité retenue par la décence chrétienne.

Le pauvre a tiré la princesse par sa robe.

— Clotilde, il faut que je te parle.

Entre avec moi, pauvre homme, et dis-moi ce qui te tourmente.

— Dame très noble, clarissime, je suis le serviteur de Clovis, le très puissant roi des Francs, et c'est lui qui m'envoie vers toi.

— Clovis n'a jamais vu mon visage, et je ne connais que son nom.

— Tu sais pourtant que les Romains ont donné à ses pères tous les territoires conquis par leurs armes, et qu'ils y sont restés. Clovis avait quinze ans quand ses fidèles l'ont élevé sur le pavois, le plus beau, le plus vaillant des jeunes guerriers de sa race. Fils d'une reine qui pourtant ne fut que la concubine de son père, il veut, lui, une épouse de sang royal. C'est toi qu'il a choisie comme étant la plus digne.

— Que je sois la plus digne, comment Clovis peut-il le savoir ?

— Quand il envoya vers ton oncle, le roi Gondebaud, ses ambassadeurs, pour faire reconnaître sa jeune royauté, ils t'ont vue. La douceur de ta voix comme la sagesse de tes discours ont été rapportées au roi.

Et puis, si Clovis est païen, il a pour amis des évêques, qui ont sur lui de l'empire, à cause de leur savoir et de leurs manières polies. Ces évêques ont connu ta mère, la savante et pieuse Carétène. Ils ont dit que ses filles : Clotilde, Sédeleube, sont comme elle doctes et sages, et qu'à Genève, les pontifes romains les ont instruites dans les Livres saints et profanes ; qu'elles savent disserter de tout comme des clercs, et que ta parole, ô Princesse, est éloquente autant que douce.

— Tu sais que je suis à demi-captive, ici ; Gondebaud ne voudra jamais me donner un époux assez puissant pour lui redemander mon héritage.

— Si tu dis à Clovis le oui qu'il veut de toi, il te fera chercher par ses leudes et Gondebaud n'osera pas te retenir de force.

— Qui me prouve, étranger, que tu viens de la part du roi des Francs, et que ta parole n'est pas trompeuse ?

— Voici l'anneau royal où le sceau de Clovis est gravé. Ne le montre qu'à ses fidèles quand ils viendront pour te prendre.

— J'accepte cet anneau et j'accepte aussi la couronne et l'amour de ton maître. Je garderai le secret jusqu'au jour où Clovis viendra m'en délier.

Et le pauvre est parti.

Clotilde a mis dans son sein l'anneau, lié d'un fil de soie immaculée. Elle traverse des salles énormes, où des colonnes de marbre vert soutiennent la charpente en bois des plafonds. Dans les parois s'encastrent des bas-reliefs d'albâtre aux dessins exquis. Des treillis de bois travaillés savamment garnissent les fenêtres et, devant le cintre des portes, retombent des étoffes d'Asie aux ramages féériques, où l'on voit des griffons se tordre et s'affronter autour du col émaillé d'une amphore, coiffée d'émeraude. L'aire en terre battue formant le sol des chambres est colorée de rouge, comme ces allées des jardins de

Provence où le soleil couchant met des reflets de pourpre morte.

Elle arrive au cœur du palais, dans la chambre étouffée de parfums et d'étoffes byzantines, aux tentures alourdies d'orfrois et de franges tressées. Théodelaine, l'épouse du roi Gondebaud, est assise auprès d'un berceau. Elle est triste et jolie, sensible et douce. Elle pleure en regardant son fils emmaillotté de soie, embéguiné de perles. Elle sait qu'elle va mourir et le laissera seul, cœur tout nu d'orphelin, oiseau sans plumes frémissant dans la main énorme de ce roi qui est bon, mais qui rit trop fort et fait si mal quand il caresse.

Clotilde est entrée.

Elle a ployé sa longue taille aux pieds de la reine, et des larmes coulent sur sa main.

— Clotilde, j'ai si peur de la vie, et je voudrais savoir ce qu'elle prépare à mon enfant. La nourrice est inquiète, elle aussi. Vois ce que j'ai trouvé dans le berceau.

Une amulette et des brins de verveine sauvage, cueillie, au clair de lune, par les sorcières du Salève...

Alors Clotilde parle, en souriant, avec douceur.

— Tu as peur de la vie, Théodelaine, parce que ta foi arienne t'empêche d'invoquer pour ton enfant la Mère du Christ Jésus, qui est toute puissante. Vous ne le croyez pas, vous autres Ariens, qu'elle est Mère de Dieu, que sept glaives ont passé au travers de son cœur, à chaque douleur de son Fils, et que l'abîme d'amour s'est creusé chaque fois plus avant, afin que nos tourments humains s'y engouffrent sans jamais en trouver le fond. Ce doux petit Sigismond, déjà trop pareil à toi, ô trop flexible et trop tendre Théodelaine, il faudrait le vouer à cette Mère des Douleurs, et jeter ta faiblesse dans sa force divine. Alors, tu serais consolée.

— Je n'ose pas, dit tout bas Théodelaine.

Mais dans son cœur, le profond amour maternel désavoue déjà la terreur conjugale.

L'enfant ouvre les yeux et regarde.

Il ouvre ses petits yeux qui s'emplissent d'angoisse en rencontrant l'angoisse maternelle ; mais le regard serein de Clotilde le calme aussitôt comme une eau caressante. Elle met doucement la main sur le petit front pâle et dit à demi-voix :

— Que le Christ qui est Dieu, égal au Père, et sa Mère toute-puissante te gardent, Sigismond, et qu'ils t'amènent un jour à la vraie foi.

C'est comme un adieu solennel et comme une vision de l'avenir. Car Sigismond devenu roi, et converti par son ami saint Avitus de Vienne, fera bâtir dans Genève une église, tout près du Pont du Rhône, et qu'il appellera : Notre-Dame de Consolation.

Autour du nid tranquille où deux femmes, auprès d'un berceau, prient avec un cœur pareil, dans une foi différente, on entend la sourde rumeur de vie qui fait vibrer la forteresse. Le roi Gondebaud est au plus fort de sa puissance, et sa cour est gonflée à craquer de richesse, de plaisir et de joie de vivre.

On y voit passer les guerriers burgondes, géants sans malice, aux visages ensoleillés de roux, avec d'étincelants yeux bleus. Ils sont « d'esprit sage et de bonne humeur », disent les chroniques du temps, et « sachant vivre tout doucement et tout bonnement ». Ils font bruyamment retentir, dès l'aube et tout le long du jour, leurs voix éclatantes, pleines de grands rires et de chansons : scandale pour les Gallo-Romains de la décadence.

On les voit, eux aussi, ces Gallo-Romains genevois, qui glissent dans la foule leurs molles sandales, promenant leur visage ironique et rasé, frôlant avec mépris l'ignoble pourvoyeur des lieux infâmes, ce prêtre romain de Cybèle, qui s'en vint avec eux jadis, de la Ville Eternelle, au temps de la conquête, et qui n'est plus maintenant que le baladin dont s'amuse la foule, ou le devin qu'elle consulte en se cachant.

Des prêtres ariens passent en dissertant de théologie avec « Ceux de Genève », ainsi que l'on appelle à Rome les hérétiques bosonides, à qui la cour burgonde est hospitalière.

Et seul n'y paraît point l'Evêque catholique, ou du moins il n'y vient qu'en secret, car il n'a pas abandonné les princesses, et Clotilde lui doit sans aucun doute son éloquence et sa science déjà renommées, aussi bien que les consolations de l'autel. Parfois persécutés par Gondebaud et parfois tolérés, ils sont l'élite de la pensée humaine et du savoir, respectés par ceux mêmes qui les ont dépouillés.

Car les trésors de leurs chapelles ont été pillés, et leurs autels détruits en haine de la foi romaine, par ces Barbares qui cependant sont pieux, à leur manière, et grands bâtisseurs d'églises.

Dans l'enceinte du château, il y a, rebâti par Gondebaud lui-même, le sanctuaire que les premiers chrétiens de Genève avaient élevé en l'honneur de S. Pierre, sur les débris d'un temple à Apollon. Clotilde et sa sœur, quand elles passent auprès du sanctuaire profané, c'est avec douleur qu'abaissant leur voile elles se détournent en priant. Car les sanctuaires ainsi consacrés par les hérétiques sont en horreur au peuple croyant.

Pour la princesse Clotilde, voici ce que dit d'elle Grégoire de Tours : « Chlodovic envoya sans tarder une ambassade au roi Gondebaud pour demander Clotilde en mariage. Celui-ci n'osa refuser. Il la remit aux envoyés qui la conduisirent promptement au roi. A sa vue, Clovis fut transporté de joie et il en fit sa femme. C'était en 493. »

La voilà qui s'en va vers sa royale destinée, dans son chariot aux roues pleines, tout éclatant au soleil du réseau de ses lames de bronze (telles qu'on peut en voir les débris aujourd'hui dans le Musée de Genève), entrelacées, cloutées à chaque joint, de métal ciselé. Traîné par des aurochs, il s'en va, cahotant sur les roches, à travers les épines du chemin que lui tracent à coups de hache ses Leudes, au travers des forêts interminables qui baignent leur chevelure dans le Léman. Et le pas des aurochs balance la basterne, d'où débordent les tapis de soie, les peaux d'ours tués dans les forêts d'Hibernie et les fourrures de léopard rapportées d'Orient par les marchands syriens.

Clotilde, écartant les rideaux de cuir doublés de soie écarlate, jetés sur des arceaux de bois, envoie un dernier regard à Genève, à ses murailles fortes, à ses ponts sur le Rhône, à ses moulins nombreux parmi les saules, où l'Arve grise vient marier sa coulée de plomb à la profonde émeraude du large torrent rhodanien ; aux chapelles aimées : St-Pierre-aux-Liens, basse et couverte en bardeaux, profanée encore par le culte arien, mais que sa dévotion préférerait au point que plus tard, elle élèvera, dans son royaume, tant de sanctuaires sous ce vocable, que les chroniqueurs s'en étonneront.

Aperçut-elle encore, parmi les saules du rivage, la chapelle de Ste-Madeleine, où les bateliers attachaient leurs barques avant d'y venir prier leur patronne, sur le même emplacement où, plus tard, s'élèvera l'église que nous connaissons, perdue et noyée, aujourd'hui, dans un océan de maisons serrées autour d'elle, à la place où, jadis, frissonnaient les roseaux sur la grève où le lac vient mourir.

La route quitte maintenant la colline de Lausanne, et monte à l'Occident, vers le Jura, laissant à sa droite Orbe, déjà belle et célèbre, et passe par Avenches, où la blancheur des murailles romaines enserre comme un bouquet, les coquelicots vermeils de ses toits aux tuiles creuses : Avenches la romaine, basiliques, forum, arènes, tout le décor d'une époque de puissance et de richesses dont la combla un Empereur né d'elle, Vespasien, le chef de l'illustre maison des Flaviens, qui n'oublia jamais le lieu de sa naissance et qui rêvait des sapins d'Helvétie sous les lauriers du Palatin.

Combien de jours a duré le voyage ?

Clovis, impatient, et qui ne connaissait de sa future épouse que sa réputation de sagesse, et son lignage illustre et ses illustres amitiés de patrices et de prélats, Clovis, hardi et beau sous sa longue chevelure, vient au-devant de sa fiancée.

Ils avaient vingt ans tous les deux, et c'est la civilisation gallo-romaine qui, par Clotilde la Burgonde, nourrie des lettres latines, allait embrasser la verdure et la fougue du jeune sang barbare et donner naissance à la France.

Clovis a vaincu Syagrius le romain, et son empire envahit bientôt toute la France du Nord et toute l'Allemagne de l'Ouest et du Centre. Les frontières sont mal définies, et Clovis doit quitter bientôt sa jeune femme et son petit enfant nouveau-né pour aller combattre ses frères de race, devenus des ennemis de territoire.

Encore païen, Clovis avait laissé baptiser son premier-né pour complaire à la reine, mais cet enfant mourut. A la naissance du second, Clodomir, il fallut toutes les supplications de Clotilde et tout l'amour que lui portait le roi pour vaincre sa terreur superstitieuse et permettre un second baptême. Cette fois, l'enfant vécut ; il était chrétien et son père n'attendait plus qu'un signe pour le

devenir à son tour. Le signe arriva, ce fut le miracle de Tolbiac.

A cette bataille fameuse, Clovis, sentant fléchir ses troupes et voyant ses guerriers prêts à succomber, s'écria : « Dieu de Clotilde, si tu me donnes la victoire, je me ferai baptiser avec tous mes Francs. » Il tint parole. A la Noël suivante, ce fut en effet le baptême de tout un peuple après son chef, dans le baptistère de Reims qui en deviendra immortel.

496, date du baptême de Clovis et de la France au berceau, à qui le Pape va donner le nom de Fille aînée de l'Eglise.

Quelle douce vie va mener la reine, après que l'épopée de Tolbiac a consacré la puissance de Clovis. Dans le décor tout romain, bien qu'à demi-ruiné de cette France mérovingienne, où les villes de bois à la mode germanique mettent leurs palissades autour des colonnades de marbre brisées, restes de la cité romaine, c'est une chevauchée bruyante et colorée qui s'en va par tous les chemins, le plus souvent loin des villes, inhospitalières à la trop grande cohue d'une cour de cette époque.

On allait des villas royales parquées dans les clairières d'une forêt de légendes, aux cités dans lesquelles un palais d'empereur défunt offre encore un asile au nouveau souverain : « tel ce palais d'albâtre de Soissons, rendez-vous de chasse des rois chevelus, encore plein des merveilles de l'art antique, où l'on a retrouvé le marbre des Niobides. »

Sans capitale fixe, la cour allait de ferme en ferme royale, avec tout son attirail de chariots traînant les princesses et leurs suivantes, les coffres pleins de manteaux somptueux aux larges bandes de pourpre (Clovis avait droit à la pourpre de par son titre de patrice et consul de l'Empire), les robes de soie orientales, les tuniques rayées à la franque, les sandales aux bandelettes de cuir, les ceintures travaillées comme des bijoux, les lourds colliers sertis de gemmes informes, les bracelets qui ornaient le haut des bras nus, les diadèmes d'où retombaient les voiles de lin à mille plis, et les armes de luxe qui furent la folie de ces princes.

« Il y a, au cabinet des médailles, une épée merveilleuse, entourée de quelques bijoux d'une délicatesse

exquise : des agrafes, des abeilles, d'un inimitable travail. La garniture surtout de l'épée est admirable. Le cuir du fourreau est raidi par une équerre d'or enrichi de grenats, comme d'une parfaite et sanglante joaillerie. Mais ces pierres ne sont pas seulement serties dans la bordure, un fil d'or les traverse et ce fil ondule et flotte comme un cheveu de femme, Arme magnifique d'un goût somptueux et superbe, trouvée à Tournai au XVII<sup>e</sup> siècle, dans le tombeau de Childeric (père de Clovis). »

Ce fut alors la vie de château, joyeuse et bruyante ; les chasses aux bêtes fauves, les longs repas aux hôtes nombreux, leudes criards et familiers vêtus de court, dont les jambières collantes et les petits manteaux flottants contrastent avec la majesté des Evêques aux traînantes dalmatiques violettes, au langage mesuré, exquis, à la voix modérée toute en nuances : discours romains, poésie latine, si douce aux savantes oreilles de Clotilde.

Mais plus doux encore était sans doute à son cœur les chants du poète venu d'Italie, pour chanter sur le théorbe grec, l'épopée des victoires de Clovis, et que le roi des Francs avait demandé dans ce but à son beau-frère, le roi des Goths, Théodoric.

Mais qu'elle fut courte, cette vie heureuse !

Vingt ans à peine, et Clovis meurt en pleine gloire.

Alors ce fut le partage, funeste coutume de ces temps-là, et la ruée des fils sur l'héritage royal. Le cœur de Clotilde est crucifié par ces luttes odieuses, que suivirent bientôt de nouvelles guerres avec leurs cousins de Bourgogne.

Après la mort de Gondebaud, la couronne avait été transmise à son fils, acclamé roi par toutes les troupes réunies dans les plaines de Carouge, au pied du Salève. Sigismond, prince intelligent, lettré, ami de saint Avit de Vienne qui l'avait converti à la vraie foi, mais cœur trop sensible encore aux violences païennes. On sait qu'il sacrifia à la vengeance d'une marâtre son fils aîné Sigéric, né d'une première union avec une princesse ostrogothe : Amalberge (fille de Théodoric le Grand).

Ce fut une guerre acharnée que les fils de Clotilde : Clodomir, Childebart et Clotaire, firent à leur cousin Sigismond. Elle est diversement racontée par les Chroniques.

Emmené prisonnier par l'un d'eux, le roi de Bourgogne fut assassiné par lui avec sa femme et ses petits enfants. Son frère Godomar le vengea et lui succéda sur le trône à Lyon, à Vienne et à Genève. Ce fut le dernier roi burgonde ; après lui, le royaume fit partie de l'Empire franc au même titre que la Neustrie et l'Austrasie, et ne recouvra une courte indépendance que sous le roi Gontran, petit-fils de Clotilde.

La Transjurane tout entière avait retenti jusqu'au cœur de ses forêts de chênes du fracas horrible des luttes fratricides. Le vainqueur, le meurtrier du roi Sigismond, Clodomir, fut tué dans ces guerres, et Clotilde prit avec elle ses petits-enfants orphelins, afin de les élever dans son palais des Thermes, à Paris, ce palais qu'avait tant aimé jadis la mélancolie de l'empereur Julien... (aujourd'hui Musée de Cluny).

On sait par quelle ruse odieuse, Clotaire, l'oncle des petits princes et le plus cruel des trois frères, mit la pauvre aïeule dans l'alternative de voir ses petits-fils égorgés ou rasés. La fierté de la reine franque obscurcit un instant le cœur de la chrétienne. « J'aime mieux les voir morts que tondus ! » s'écria-t-elle.

Et ce fut le massacre de ces innocents.

A cette horreur suprême, Clotilde ne put résister. Elle quitta Paris et la pompe toute royale encore de sa cour de reine-veuve, pour venir s'ensevelir à Tours, près du tombeau de S. Martin. Les moines de l'Abbaye entendirent alors tomber de sa bouche les émouvantes paroles qui ressuscitaient devant eux les malheurs et les joies d'une vie humainement comblée, et qu'ils nous ont transmises... tandis qu'assise avec eux sous les portiques de bois qui entouraient la basilique, ils regardaient ensemble sombrer dans la Loire la pourpre sanglante du couchant.

La pensée douloureuse de la mère s'en allait de ses fils qui s'entre-déchiraient à l'innocente et malheureuse Clotilde, sa fille unique donnée en mariage par ses frères au roi d'Espagne Amalaric. Le cruel arien voulut extirper du cœur de sa femme la foi romaine, mais avec le nom de sa mère, la princesse en portait aussi l'âme intrépide, qui ne plia point. Elle fut alors écrasée de mépris si odieux qu'elle put envoyer à ses frères, alors en guerre

près des frontières d'Espagne, un mouchoir trempé de son sang. Les deux frères se jetèrent, comme des sangliers furieux, sur le royaume Wisigoth, exterminèrent le bourreau de leur sœur et prirent avec eux la reine pour la ramener à sa mère. Mais trop faible pour supporter le voyage, elle mourut avant d'arriver à Tours, et ce fut un cadavre que la mère couvrit de ses larmes et de ses baisers.

Après de longues années encore passées dans la charité et le recueillement d'une vie de moniale, dans l'aube d'une radieuse matinée de juin, à l'heure où sonnait matines, l'âme de Clotilde s'envola, comme s'exhale, en cette saison, le parfum des grands lys royaux.

Ses fils la pleurèrent chèrement, quoique indignes, et revinrent chercher son corps pour le ramener à Paris où sa volonté avait été d'être ensevelie aux côtés de Clovis, dans cette basilique de Ste-Geneviève, élevée par eux à leur sainte amie, alors qu'ils étaient tous deux au faite de leur puissance, de leur bonheur et de leur amour.

M.-A. BONDALLAZ